

mot dans ses pièces. Pierre Corneille, né bonhomme, à ce qu'on dit, devient politique sublime dans ses tragédies. Le tendre Racine n'est peut-être tel, nous dit-on, que pour fuir son penchant satirique. L'ambition d'être universel a laissé Voltaire, dans certains genres, au-dessous de plusieurs auteurs illustres qu'il eût surpassés peut-être. L'on pourroit dire encore que J. J. Rousseau, après avoir, comme tous les gens de lettres de son temps, fréquenté les cercles les plus brillants, alluma sa vaste imagination à ces feux follets, et devint le plus grand moraliste de son siècle. Il semble enfin, soit qu'il y gagne, soit qu'il y perde, soit qu'il veuille se devoir tout à lui-même; il semble, dis-je, que l'homme n'est pas content, s'il n'est le *vice versa* de son instinct. Ceci ne prouveroit-il pas que tout est factice dans les opérations de l'homme moral, et que, pour être quelque chose de réel, il faudroit qu'il fût bête comme son instinct, c'est-à-dire, sublime comme la nature? En outre, et ceci me paroît très-important pour les arts, songeons que l'imagination ne sert qu'aux objets que nous n'avons pas sous les yeux, et dont il faut se faire une image. D'où il s'ensuit que l'homme riche, fatigué de tout, ne décrira pas les délices de l'opulence : ce sera celui qui ne les possède point, mais qui les désire. Apollon lui-même ne feroit pas du char du soleil une majestueuse description : c'est dans un cachot, dit Rousseau, qu'on écrit bien pour la liberté. Est-ce l'artiste favori des riches assis au centre des voluptés qui saura les peindre? non; c'est alors que son imagination se plaira dans les cabanes, et qu'il peindra les vertus champêtres.... L'artiste doit donc désirer vivement et s'abstenir, autant qu'il peut, de tout ce qu'il veut peindre; il ne brûle plus dès qu'il possède. Désirer et jouir sont, pour l'imagination, comme mille est à un.

GRIMM.

LE DIPLOMATE.

On a, en général, des idées bien vagues du talent d'un négociateur. En quoi consiste-t-il? J'ai connu un homme, dont les talents pour la guerre n'étaient contestés de personne, qui avait l'esprit profond, pénétrant, délié et juste, qui parlait avec beaucoup de facilité, de noblesse et d'agrément. Je lui disais un jour que la paix devant durer vraisemblablement longtemps, j'étais étonné qu'il n'eût jamais songé à faire le métier de négociateur, et à se faire envoyer en ambassade. « Je me trouve, dit-il, bien inepte pour ce métier-là. J'ignore très-parfaitement le secret de persuader aux gens des choses qu'il n'est point de leur intérêt de faire. » Cet homme joignant à beaucoup d'esprit beaucoup de vérité et de candeur, croyait que ces dernières qualités étaient contraires au métier que je lui conseillais de faire. Il s'en faut bien que je sois de son sentiment. L'art des sophismes, les détours d'un esprit souple et intrigant sèment partout où il paraît les soupçons et la défiance, et il n'y a point de succès pour un négociateur sans la confiance de ceux à qui il a affaire. Rien n'est surtout si maladroit que d'avoir l'air adroit et fin. Les gens les plus bornés s'en défient; et comme la finesse vous donne une apparence de supériorité sur l'esprit des autres, leur amour-propre en est révolté. En montrant beaucoup de défiance, ils croient montrer à leur tour beaucoup d'esprit, et, craignant d'être dupes, ils se rendent ordinairement inaccessibles aux insinuations les plus simples et les moins équivoques. Un homme simple et franc fait, avec sa réputation de probité et de droiture, plus d'affaires dans un jour qu'un homme adroit n'en fera dans un an. Le génie des affaires consiste dans un esprit vaste,

profond, facile, pénétrant, fertile en moyens, saisissant avec promptitude les avantages et les inconvénients, et tous les aboutissants d'une chose, et sachant la présenter aux autres suivant leur convenance et non suivant la sienne. Ses succès, pour être solides, doivent être fondés sur la vérité et la bonne foi. Si les Italiens, dans ce genre comme dans tous les autres, se sont acquis une grande réputation, ce n'est certainement pas au moyen de ce manège de petites finesses et de cette souplesse fourbe et voltigeante dont on les accuse. C'est que cette nation spirituelle, et dont l'heureux génie sait se plier à tout, sent en général plus vivement qu'aucun de ses voisins. Les impressions les plus simples étant plus fortes chez ce peuple que chez aucune nation de l'Europe, ils saisissent vivement, rendent avec force ce qui les a affectés, et entraînent par la fougue et la rapidité de leur génie. Le sentiment est un million de fois plus sûr et plus prompt que l'esprit; il éclaire les idées; toute la lumière de l'esprit vient de lui, et l'éloquence, le don céleste de persuader, ne connaît d'autre père que lui. Voilà les vrais et seuls moyens de réussir dans les affaires. Si ces esprits pétillants sont sujets à changer de batterie et à détruire le lendemain ce qu'ils ont élevé avec grand soin la veille, ce n'est point par un système fondé sur la fourbe, et qu'un souffle de vérité renverserait, c'est parce qu'une impression plus forte succédant à celle de la veille, efface jusqu'au souvenir de la première. Aussi ces sortes d'esprits, lorsqu'ils sont tempérés par un grain de sens et de jugement, deviennent des génies supérieurs.

LE P. GUENARD.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE ET LES BEAUX-ARTS.

Si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels, où brille une savante raison parée de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici la voix de concert, et pousseraient un cri contre moi! Je l'avouerai donc : les grâces accompagnent quelquefois la philosophie et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains; mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre talent : craignez d'être trop sage; craignez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité et lier par de timides conseils la noble hardiesse du pinceau créateur; naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes ses pensées, et les attache les unes aux autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main; il ne voudrait vivre que de réflexions, ne se nourrir que d'évidence; il abattrait, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des autres; observateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérités sans corps, pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la raison, et qui n'intéresseraient ni les sens, ni le cœur humain : rejetez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive; libre des opinions vulgaires, et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille des autres hommes; vaste et profond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales qui sont

pour lui comme des livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, et s'envole fièrement dans les régions supérieures : profitez de ces idées originales et hardies, c'est la source du grand et du sublime, mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles; adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits; abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens : nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux. Nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord et qui remplisse toute notre âme de lumière et de chaleur; il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion : les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur et la plus douce substance de votre sagesse. *Non plus sapere quam oportet.* C'est ainsi que j'appliquerais cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport et le reproduit avec force, si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, sa règle devient plus sévère à votre égard, et vous bannit de l'empire du goût. Éloignez-vous; la raison séparée des grâces n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de l'école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions animées : cela peut éclairer l'esprit, mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans une triste et fatigante inaction. Une poésie morte et des discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne peut donner la vie.

Quel est ce philosophe téméraire qui ose toucher, avec le compas d'Euclide, la lyre délicate et sublime de Pindare et d'Horace? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres et sévères : je vois naître des poèmes géométriquement raisonnés, et j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ses tons. Nouveau délire de la philosophie! elle chausse le brodequin, et montant sur un théâtre consacré à la joie, où Molière instruisait autrefois toute la France en riant, elle

y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentences profondément réfléchies, un traité de morale en dialogue.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique; mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère et périt tous les jours à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder; il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire; mais voici un autre fléau plus terrible encore, c'est la raison elle-même; je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme qui calomniait autrefois l'orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse qui s'examine sans cesse et compose toutes ses démarches; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes; des idées neuves et profondes, qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée, que la multitude dévore sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient pour les intelligents eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve pas cette chaleur et ce mouvement de l'âme, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières, pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales, qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa

beauté : ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre et même son tonnerre? Lisons les anciens : nous trouvons des peintures vives et frappantes, qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit; des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur; une expression touchante des instruments et des mœurs, qui se répand dans tout le discours, comme le sang dans les veines, et lui communique, avec une chaleur douce et continue, un air naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représentent les nuances et les divers changements du sujet. Tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans ces discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, de porter dans les arts du goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et affamé.

HELVÉTIUS.

LA DÉVOTION DE SOI-MÊME.

Comment n'aurait-on pas de soi la plus haute idée? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyait ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, et par conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre. La duchesse de la Ferté disait un jour à Mme de Staal : « Il faut l'avouer, ma chère amie, je ne trouve que moi qui ait toujours raison » ... Chacun se croit donc un esprit supérieur, et les sots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins; c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands, qui viennent en foire vendre de la beauté, de la naissance, des dignités et de l'esprit, et qui trouvent tous le débit de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnaître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu, et cet aveu est d'une belle âme; cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une estime sur parole; ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence sur la leur, et convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables.

Un homme du monde conviendra sans peine, qu'il est en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poésie il le cède aux Molière, aux Racine, aux Voltaire : mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnaîtra plus de supérieurs en

ce même genre; et que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts et les sciences, soit par la variété de ses connaissances, le bon sens, l'usage du monde, ou par quelque autre avantage pareil; que tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit.

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne, à cet égard, dans sa confiance; cependant, lorsque par un examen scrupuleux l'on a découvert de combien de sentiments d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en apercevoir, et par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même et aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve point l'absence. Supposons qu'au sortir de la comédie le hasard rassemble trois praticiens, qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde; cependant, si pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutait que ce Corneille est, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole; il est certain, si l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourraient se ranger à l'avis du premier: puis, de confiance en confiance, s'ils venaient à comparer la chicane à la poésie: « L'art de la procédure, dirait un autre, a bien ses ruses, ses finesses et ses combinaisons, comme tout autre art. — Vraiment, répondrait le troisième, il n'est point d'art plus difficile. » Or, dans l'hypothèse très-admissible que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation serait que chacun d'eux se croirait autant d'esprit que Corneille. Nous sommes, par la vanité et surtout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémistocle, où l'orgueil n'était différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il était plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Sala-

mine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avaient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la première part, adjugea la seconde à Thémistocle; et le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avait regardé comme le plus digne après lui.